

27 CENTIMES LE RASOIR



V. LEMAITRE

qui veut m'enrayer se brise tôt ou tard les reins.

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

Annouces :
La ligne... 20 centimes.
On traite à forfait.

LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE :

V. LEMAITRE

Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy.
A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets.

Liège, 10 Septembre 1870.

Numéro 20.

Deuxième Année.

La liberté.

Le dessin de notre première page représente le choc de la liberté écrasant l'imprudent despote qui a voulu et réussi à l'enrayer pendant vingt ans. Ce n'est pas impunément que l'on s'oppose à la marche du progrès, qu'on veut arrêter l'humanité dans son essor. Autant vaut comprimer la vapeur, endiguer le torrent furieux, s'opposer à la chute de l'avalanche. Tôt ou tard la force d'expansion éclate dans toute sa puissance et emporte tous les obstacles.

Depuis de longues et funestes années, la France s'était courbée sous un joug dégradant. Toutes les libertés avaient disparu; on ne pouvait entendre dans l'empire de César que la voix de l'adulation ou les chants enroués de Thérésa. L'étoile de la grande nation avait subi une éclipse totale. Les caractères s'étaient énervés, les idées s'étaient obscurcies, le vrai nom des choses était perverti; de cette atmosphère corrompue ne sortaient que des miasmes délétères. On était en voie de faire du peuple français un peuple de viveurs, insouciant des ardeurs politiques, gouaillant les patriotiques élans, et répondant par des mots imbéciles ou cyniques à tout appel des rares cœurs restés libéraux. La langue même, cet admirable véhicule des idées, perfectionné par la grande littérature des deux derniers siècles, s'en allait s'abâtardissant : *Et ta sœur! Ohé Lambert!* et d'autres vocables aussi bêtes étaient devenu la quintessence de l'esprit gaulois. Et l'art lyrique—tant il est vrai que tout ce que le despotisme touche tombe en décomposition! — l'art lyrique, élevé si haut par les Rossini, les Hérod et les Meyerbeer, tombait dans l'Offenbach et le Hervé. La *Belle Hélène* et le *Petit Faust* prenaient le pas sur *Robert et Guillaume Tell*, les ariettes idiotes remplaçaient la grande musique et fesaient tressaillir d'aise le fameux *tout Paris*. Ne parlons pas de l'art dramatique, on sait ce qu'il est devenu, s'il existe encore. Ne parlons non plus de la littérature, elle est tombée dans les bas-fonds malsains des romans à sensations et des *journaux amusants*. Ceux-ci ont pour leur part, contribué grandement à énerver la France. Ces feuilles vendues au pouvoir ont donné pour pâture quotidienne au peuple des récits de fêtes de la cour, d'intrigues de cocottes de haut et de bas étage, d'exploits de l'empereur et de ses courtisans, en un mot, elles ont nourri la nation de mets empoisonnés. Et elles étaient de merveilleux instruments pour le despotisme. Elles étaient seules tolérées, parce que le langage viril des journaux politiques librement écrits aurait pu réveiller les esprits, enflammer les cœurs, et

provoquer une explosion d'indignation.

Tout était donc admirablement combiné pour plonger cette belle France dans l'abjection, pour éteindre ses forces vives, pour la rendre complètement soumise à la tyrannie.

Et pourtant qu'est-il advenu! Tellement puissante est l'idée de progrès et de liberté, qu'elle a pu survivre au milieu de cette sentine. La France vaincue par les fautes sans nom et sans nombre de son gouvernement, a repris sa vigueur sous le souffle bienfaisant et fécond de la liberté et a secoué les entraves qui l'enchaînaient. Les crimes du système et des hommes qui l'ont gouvernée jusqu'à ces derniers jours, ont peut-être rendu irréparables les maux qu'elle souffre aujourd'hui; mais le terrible exemple que nous avons sous les yeux doit être une grande leçon et pour les peuples et pour les monarques; il montrera aux premiers combien sont amers et décevants les fruits du despotisme, aux seconds que c'est en vain qu'on essaie d'arrêter la liberté, que tôt ou tard elle écrase et anéantit ceux qui tentent de s'opposer à la marche de l'humanité.

CARLOS DE BADAJOZ.

Après la guerre.

Dans notre dernier numéro, nous disions que les fléaux de la guerre, les désastres qui en sont la suite inévitable sont supportés par les peuples seuls; que les monarques, qui ont provoqué ces luttes impies, n'en pâtissent pas. Le vainqueur se tresse des couronnes et se fait chanter des *Te Deum*. Le vaincu va vivre mollement et plantureusement dans une oasis quelconque, sans rien retrancher des jouissances de son existence.

Ce que nous disions s'est bientôt réalisé. Napoléon III vaincu et capitulant, s'est jeté dans les bras de son frère de Prusse, qui lui donne pour prison une résidence princière, qu'envieraient tous les millionnaires et même les rois.

Voici ce que dit à ce propos la spirituelle *Chronique*, sous le titre: *Triste exilé sur la terre étrangère*.

Le château de Wilhemhohe où le roi de Prusse vient d'interner Louis Napoléon est un lieu d'exil d'un séjour assez agréable, paraît-il. Les jardins qui entourent cette ancienne résidence d'été des électeurs de Hesse passent pour être les plus beaux de l'Allemagne. Les serres, les jets d'eau sont de toute magnificence. Wilhemhohe est le Versailles de l'Allemagne, dit le guide Johann... avec cet agrément en plus, pour son nouvel hôte, que ce Versailles là est à 150 lieues de Paris.

« On assure que l'ex-empereur y jouira d'une liberté complète et qu'aucune garde ne sera commise à sa surveillance. A quoi bon? aurait dit Guillaume. Il n'a garde de se sauver... et puis, aurait-il ajouté en souriant, j'ai sa parole d'honneur. »

C. DE B.

La comédie de la guerre.

Vous croyez que, dans ce grand effondrement qui s'accomplit autour de nous, rien ne prête à rire.

Vous vous trompez fort. Les événements de cette quinzaine ont offert bien des choses comiques et du plus plaisant effet.

D'abord que pensez-vous de la guerre elle-même, de ces luttes de soldats qui s'entretuent au commandement de: en joue, feu? ces êtres appartiennent sans doute à des espèces différentes? Non, ils appartiennent à la même espèce, à l'espèce humaine, ils portent seulement des costumes différents. Ont-ils quelque chose à gagner à la guerre? Absolument rien. N'est-ce pas d'une drôlerie singulière?

L'homme se défend de descendre du singe. Franchement, je crois qu'il a raison. Les singes ne sont pas si... hommes que cela. Parfois aussi sans doute ils se battent, mais c'est pour une femelle ou une noix, au moins ont-ils un but; les avez-vous jamais vus se battre à la voix de l'un d'entre eux qui s'intitulerait leur chef et leur ordonnerait de marcher pour son royal plaisir? Tandis que les hommes s'élancent en avant, à l'ordre du premier vaurien venu qui s'appelle monarque, et tombent comme des cartes sans se faire prier.... C'est à mourir de rire. Voilà pourquoi les singes nous font des grimaces quand ils nous voient, la grimace est leur manière de rire, ils nous trouvent bouffons.

Telle est l'impression d'ensemble de la comédie qui se joue. Si, laissant de côté l'ensemble, on examine les différents actes, on rencontre maintes scènes joyeuses. Un acte ou plutôt un tableau, me paraît surtout merveilleusement conçu. On pourrait l'intituler: *le voyage de l'empereur à travers la Belgique*. Le rideau s'ouvre sur un champ de bataille: partout, sur les routes, dans les fossés, dans les ruisseaux, sur les prés, à la lisière des bois, des képis déchirés, des sacs troués, des tuniques en lambeaux, des sabres cassés, des fusils tordus; et au milieu de ces gaenilles, des chevaux au poitrail ouvert, au ventre gonflé et d'innombrables cadavres étendus aussi loin que la vue peut aller; ça et là des bras sans corps, des corps sans têtes, des jambes sans troncs, puis sur ce vaste terrain, en chaque pli, en chaque mare, en chaque sillon, en chaque empreinte de talon, des taches d'un rouge noirâtre, comme après une orgie de souillons et de voyous les taches de vin sur la nappe de la table; au dessus du champ une buée nauséabonde. Tout-à-coup apparaît à l'horizon un homme vêtu de frais et ganté de chevreau, il fume voluptueusement une cigarette, il n'a pas une mie de boue à l'habit, pas une égratignure à la peau. L'homme à la cigarette est Napoléon III, les hommes morts sont ceux qui se sont battus pour lui. Des valets à livrée vert et or le suivent, puis viennent à la file de nombreux fourgons de bagage. L'homme à la cigarette poursuit tranquillement son chemin; personne ne l'arrête, personne ne le poignarde, personne ne lui envoie une balle dans la

tête. Vous voyez d'ici la scène : elle est du comique le plus saisissant.

Il arrive à la frontière belge. On le reçoit avec les plus grands honneurs. C'est ainsi que les infamies sont accueillies quand elles sont royales. Le lieutenant-général baron Chazal se met respectueusement à ses ordres. On organise un train spécial qui l'em-mène. Les services ordinaires sont interrompus. Il rencontre partout les soins les plus attentifs. Les chefs de gare se multiplient pour lui être agréables. Il traverse la Belgique, accompagné de ville en ville des mêmes attentions délicates. Il s'arrête quelques heures à Verviers. Là on a entendu des belges crier : vive l'Empereur. Oui, telle est la vérité. Il part enfin, et au moment de son départ, le lieutenant-général l'embrasse, sans doute pour le consoler de ses infortunes. Grands sont ses malheurs en effet. — La France est vaincue et ruinée, et Napoléon III va vivre paisiblement, dans quelque résidence Alle-mande, des rentes qu'il a volées au peuple français.

Non, jamais nous n'assistâmes à une comédie plus drôle !

Ah ! comme les singes doivent rire des hommes !
PASCHAL.

Causerie.

J'ai failli vous parler de la guerre ; qu'en voulez-vous ? c'est involontaire ; depuis un mois on ne fait rien d'autre ; cela passe en habitude.

Toute réflexion faite, mieux vaut, je pense, après tant d'idées noires, une causerie plus riante. Je ne vous tiendrai pas longtemps, du reste, et, si vous y tenez, vous pourrez bientôt retourner à vos moutons, c'est-à-dire, à la grande question du jour. Lisez, je vous en prie :

Un mien ami qui compte à peine 25 ans, à qui je demandais ces jours derniers s'il n'allait pas au bal, me répondit avec le plus grand sérieux : « ce n'est plus de notre âge. » Combien disent comme lui ! Notez que nul n'est fatigué de la danse ; non, tous l'aiment encore ; mais tel se croit obligé d'y renoncer à cause de sa position, tel autre s'en prive à cause de son âge, et c'est le grand nombre. Eh bien, franchement, pour finir si tôt, autant vaudrait presque ne pas commencer. 25 ans, c'est encore l'âge où l'on rit, et ceux-là sont mal venus qui veulent jouer l'homme posé.

Ces Messieurs aiment les mains mignonnes, ils aiment les doux sourires, ils adorent les beaux yeux : au bal, il y en a, des mains mignonnes, et c'est là seulement qu'on peut les abandonner sans arrière-pensée ; il y a bien des lèvres roses qui ne demandent qu'à sourire et pour lesquelles un petit mot bien dit est toujours une occasion ; il y a bien des beaux yeux qui ne demandent qu'à dire ce que les lèvres ne peuvent avouer, et les beaux yeux parlent si gentiment !

Tout cela est charmant, n'est-ce pas ? et cependant on ne va pas au bal, car, au bal, il faudrait danser. — Dame, pour des hommes sérieux, de 25 ans surtout !

Allons, Messieurs, un peu de galanterie ; voici venir l'hiver et ses plaisirs, profitez-en, nulle raison ne vous autorise à les fuir ; rappelez-vous Chicard qui dansait malgré ses cheveux blancs, et Richelieu qui, s'il faut en croire certaine chronique, dansa maintes fois la sarabande, en petit cercle, peut-être, mais enfin il la dansa.

Richelieu, cependant était Cardinal, premier ministre de France et sans cesse préoccupé de la guerre Allons, bon, encore ce vilain mot ; décidément, de quelque sujet qu'on traite, il faut qu'on y retombe. Si je continuais, je finirais sans doute par en parler ; j'aime mieux déposer la plume.

Puisse notre prochain numéro trouver la paix conclue ; alors, nous causerons.

Encore un mot, pourtant : Vous m'objecterez peut-être que mes quelques lignes ne s'appliquent pas à tous ; non sans doute, mais à un grand nombre, et si même elles ne s'appliquaient qu'à quelques-uns, je croirais encore pouvoir dire : Peu, c'est trop.

NELL.

Varietas delectat !!!

Entre deux époux. — Chez Pilet. —
La femme lit le journal.

Lui. — Qu'est-ce que tu liques ?

Elle. — Je lis les nouvelles de Rhum. Il paraît qu'il y fait fort *chocolat*.

La haute température fait descendre beaucoup de personnes dans la *bière*.

Lui. — C'est singulier, *café* Mathieu de la Drôme qui annonçait les grandes chaleurs pour le *vingt* ?

Elle. — Il faut penser que le *thé* avance.

Lui. — C'est juste. Il ne peut pas toujours faire *lait*.

**

Renseignements utiles. — Dans la rue de l'Université, on enseigne le système d'Épicure d'après un nouveau procédé. C'est du moins ce qui semble ressortir de l'avis suivant que nous avons lu à une vitrine de la dite rue :

Bonne école, nouveau système d'Épicure, seulement le professeur qui forme les épicuriens n'est pas très-fort en orthographe car il a écrit :

Bonnets, Cols,
Nouveau système de piqûre !

**

Les dentistes de l'Empereur Napoléon ne doivent pas lui fournir des dentifrices bien efficaces. En effet ces jours derniers il est parti pour rincer ses dents, (Rheims et Sedan) et peu de temps après il a perdu... Sedan.

**

La marine impériale vient de mettre en usage des navires cuirassés d'un nouveau système. Pour qu'ils repoussent mieux les boulets par leur élasticité, on y a mis un fond de *cale en bourre*.

**

Extrait d'un ancien manuel sur l'art de la peinture. — Le rouge est une couleur qui comme le bleu vire rapidement au blanc, si on la met à la détrempe. On peut rendre cette couleur plus solide en la broyant dans l'huile.

En effet il est reconnu qu'elle ne pâlit qu'à l'eau.

Retenez bien ceci. . . elle ne *pâli ka o !!!*

EGO.

Correspondance.

L'œuf à la coque de l'Impératrice

Monsieur le Rédacteur,

Je voudrais vous parler d'un incident qui s'est passé lors de la fuite de l'impératrice, et dont j'ai encore les larmes aux yeux.

Quand le jour de la proclamation de la République, la foule a pénétré dans les appartements de l'impératrice, savez-vous ce qu'elle a vu, Monsieur ? elle a vu que le lit d'Eugénie n'était pas défait, et qu'elle venait de déjeuner. Et ce déjeuner, Monsieur, se composait d'un œuf à la coque et de quelques petits pains.

Dejeuner d'un œuf à la coque, quand on est impératrice, quelle simplicité dans la grandeur, quelle sobriété dans l'abondance, quelle modestie dans la richesse ! comme dirait M^{me} de Sévigné — car j'ai lu mes auteurs.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je n'oublierai jamais cet œuf à la coque, non jamais il ne sortira de mes souvenirs.

Pauvre femme, ne manger qu'un œuf à la coque, quand on peut remuer des millions.

Mais il y a un point qu'on ne nous dit pas. Peut-être cet œuf à la coque était-il gâté ! Qui sait, dans ce trouble, on ne prend pas toutes les précautions ordinaires. Mais, non, n'est-ce pas, il n'était pas gâté ?

Ce serait trop horrible de songer qu'il était gâté !

Et dire, Monsieur, que c'est probablement le dernier œuf à la coque français qu'elle mangeait !

Ah ! tenez ! les larmes me suffoquent, je ne peux plus continuer.

Paris, 7 Sept. 1870.

SUZANNE DURANT, épouse
FABRIEL, le meilleur restaurateur du Palais-Royal.

Vers trop libres

Faits pour le plaisir d'en faire.

D'encre est plein mon encrier,
Mon cœur est plein de génie,
Blanc de neige est mon papier,
Faisons de la poésie.

Mais que dirai-je, grands Dieux !
(Voilà tout ce qui m'inquiète)
Serai-je triste ou bien joyeux,
Gai conteur ou grand poète.

Ah ! ma muse, à ton caprice
Viens, je livre mon destin,
Ne me mets pas au supplice,
Pas de vers Alexandrins.

Je vais vous dire une histoire
Qui n'a rien d'intéressant
Et si vous voulez m'en croire...
Ne me croyez pas pourtant.

Au bord d'un torrent rapide
Un pêcheur ne pêchait pas,
Car une fille timide
Par hasard n'était pas là.

Le pêcheur ne disait pas
Je vous aime, je vous adore,
Vous voulez partir déjà ?
Ah ! de grâce restez encore.

Point ne répondait la fille :
On m'attend à la maison ;
Point dans une pose gentille
Ne glissait sur le gazon.

Point en lui prenant la main,
Le pêcheur ne lui disait :
Je serais de tout humain
Le plus heureux si tu voulais !

Point ne rougit notre belle,
Point ne s'allument ses yeux,
Point son âme ne chancelle,
Point elle n'avoue ses feux.

Point le pêcheur amoureux
A ses lèvres ne se suspend,
Point de ses crédules feux
La belle ne se repent.

Au sort de ces pauvres êtres
Vous ne compatissez point,
Cela vous ennuie peut-être,
Ah ! voici le dernier point.

(A. De la fleur des bois.)

Dictionnaire.

Acarus. — Mot qui vient du latin et sur l'épiderme des capucins.

Accidentelle. — Se dit d'une femme qui n'en a pas sept.

Acolyte. — Mot français wallonisé pour désigner un individu souvent atteint de dyssenterie.

Blague. — Objet qui sert à mettre du tabac et sur laquelle les français sont très-forts.

Ballet. — Art chorégraphique qui sert à nettoyer les rues.

Ballon. — Mongolfier ou aérostat rempli de gaz dont se chaussent les femmes.

Broche. — Ustensile de cuisine que les femmes s'attachent au corsage.

Cabinet. — Lieu d'aisance où travaillent les ministres.

Concerto. — Morceau de musique ennuyeux parce qu'il commence trop tôt.

Ex. : Dans un dîner le poisson est un plat qu'on sert tôt.

Explication du mot carré du n° 26.

G A R D E
A R I E N
R I A N T
D E N S E
E N T E R

A deviné. — M^{lle} Fiferline Mataifet. — Mention honorable à M^{lles} Maria B., Eugénie... et M^{rs} L. C. et C. L. à Jupille, pour une solution à peu près indénique.

VARIÉTÉS.

HOTEL MORHEN.



- LA FRANCE se sauvera en cédant!
- elle se sauverait mieux en s'aidant -
- allons! laissez parlé de Sedan!

BUREAUX
DU
FIGARO



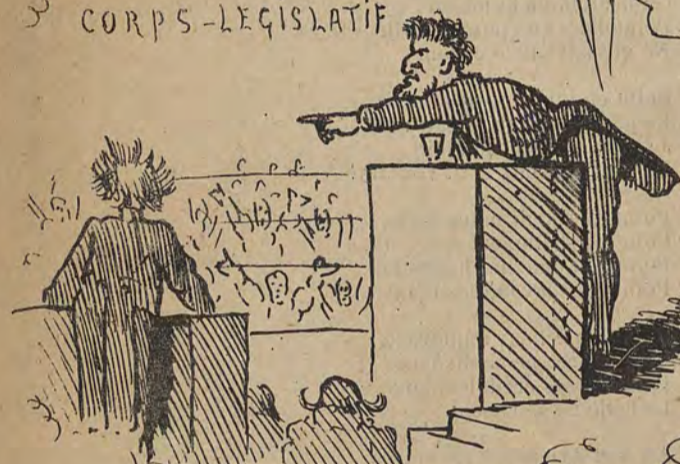
- notre pauvre France!.....
- notre numéro d'aujourd'hui s'est bien vendu.....
- malheureux pays.....
- il nous faut quelque bonne infamie pour demain.....

CAFÉ DE
LA RENAISSANCE



je l'avais prévu! - je l'avais dit! - je l'aurais parié!

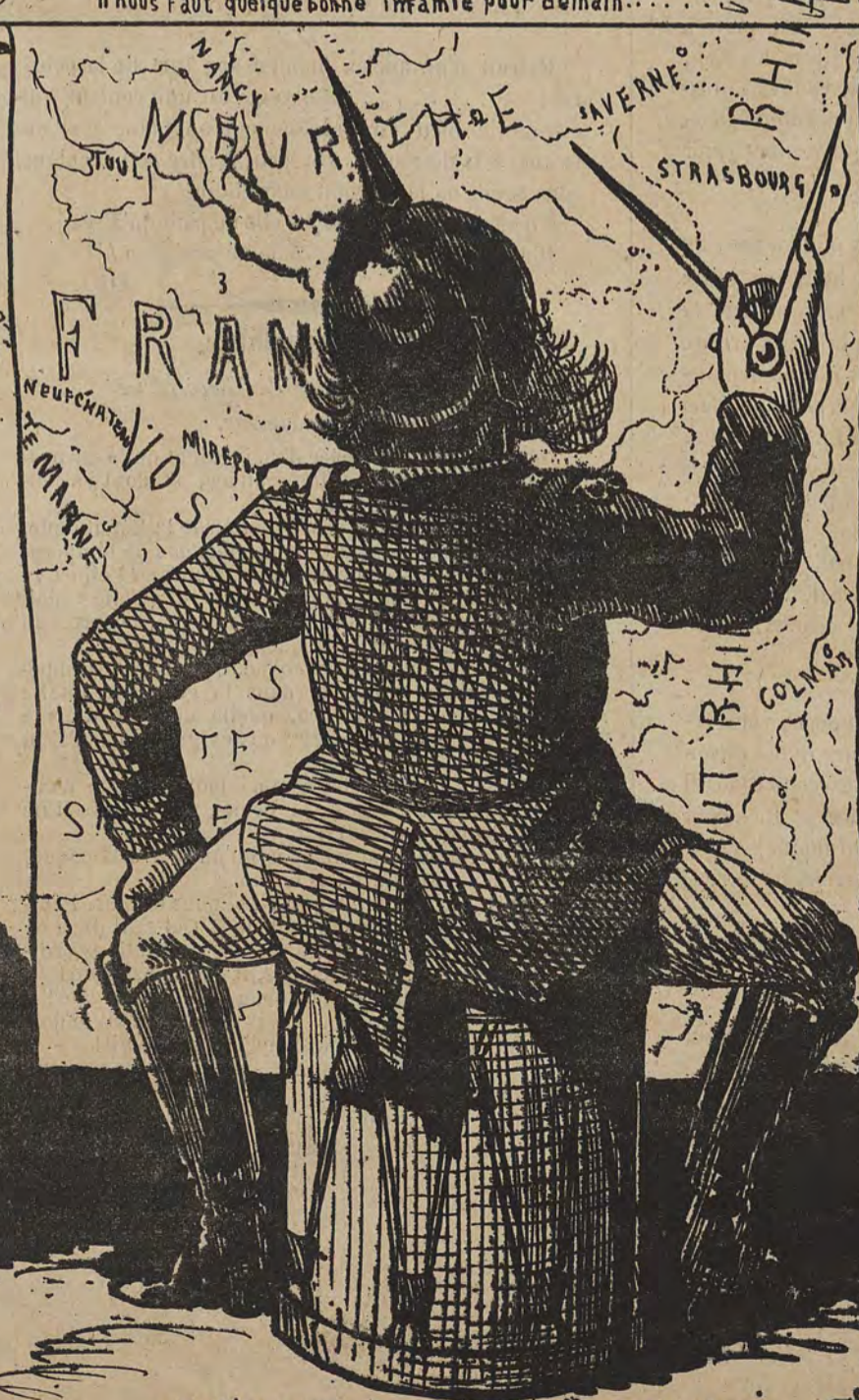
CORPS-LEGISLATIF



1^{er} député. Il faut chasser de Paris toutes les cocottes!
2nd député. Ce sera une occasion d'employer les chasse pots!
chœur général. Sauvons la nation!



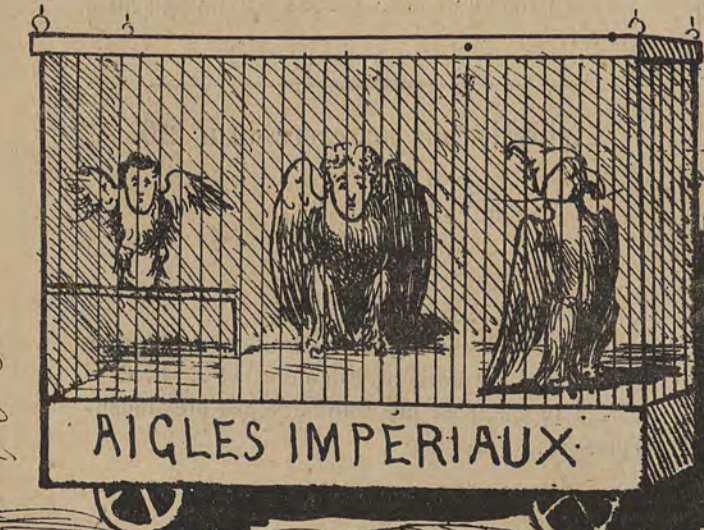
ce defailli n'est pas fort sur l'orthographe.
nous lui demandons des faits d'armes et il nous donne
deraites d'armes.



illuminons! nous n'avons que
des fêtes sur des fêtes!



- Franchement mon cher Villemessant votre
numéro d'aujourd'hui est ignoble.
- Ne m'en parlez pas! Je ne lis plus mon journal
pour ne pas me rendre malade.



exhibition faite pour payer les frais de capture
de ces rares oiseaux.



- Je n'en veux pas au peuple Français, je veux
me venger d'une dynastie qui m'a insulté.
hé! ben alors! qu'est-ce qu'il cherche maintenant ogy;
(en voilà encore un drôle de pistolet! par exemple!!!)

Voilà une marchandise avariée,
qui arrivée à destination ne vaudra plus
grand chose -